II

Visites de l'Empereur aux officiers républicains prisonniers. — L'Empereur Maximilien est décoré par l'armée. — Sortie du 1er avril. — Anniversaire de l'acceptation du trône du Mexique par l'empereur Maximilien. — Réponse de l'Empereur au ministre Aguirre et à la commission qui vient le complimenter. — Réponse de l'Empereur au gouvernement français, lors des conférences d'Orizaba. — Comment l'Histoire jugera l'Empereur Maximilien. — Le problème d'un gouvernement stable au Mexique.

Le lendemain, 25 mars, l'Empereur alla rendre une visite aux officiers républicains prisonniers. Parmi ceux-ci se trouvaient un certain nombre de jeunes gens, dont le courage malheureux était digne de sympathie. L'arrivée de l'Empereur, dans la grande salle où ils étaient détenus, fut un grand événement pour eux. Tous regardaient le Souverain avec une curiosité mêlée de crainte et de respect. Le silence était profond.

« Je n'oublierai point, dit l'Empereur, que vous avez été faits prisonniers en combattant. En conséquence, si vous avez besoin de quelque chose, demandez-le moi, vous trouverez en moi un ami. Prenez espoir, je vous rendrai promptement à vos familles. »

Ces paroles furent accueillies par les prisonniers avec une émotion facile à comprendre. Ce langage et ces sentiments ne sont pas habituels chez les vainqueurs, dans les guerres civiles du Mexique.

L'Empereur leur fit donner les effets et l'argent dont ils avaient besoin, et recommanda ensuite à l'officier de gendarmerie, commandant de la prison militaire, de faire tous les frais nécessaires pour améliorer leur sort.

Lorsque la famine commença à se faire sentir, les officiers républicains, que nous avions en notre pouvoir, n'en souffrirent point trop : on eut toujours soin d'eux comme de nous.

Quand nous fûmes prisonniers à notre tour, nos adversaires ne nous traitèrent point de la même façon. L'esprit de parti étouffe généralement tous les bons sentiments chez les vainqueurs, et, au milieu des discordes civiles, on rencontre rarement ces traits chevaleresques qui ennoblissent quelquefois la guerre.

Le 30 mars, une commission de généraux, présidée par Miramon, vint trouver l'Empereur sur la place de la Cruz et le prier de bien vouloir accepter la médaille du mérite militaire, qu'elle lui remettait au nom de l'armée. L'Empereur accepta, et, depuis ce jour, porta cette décoration, qui devint bientôt la source d'une grande émulation.

Le 1er avril, une sortie fut exécutée pour enlever l'église du faubourg San-Sebastian, occupée par l'ennemi, qui l'avait fortifiée et garnie de troupes.

Vers trois heures du matin le général Miramon sortit de la ville à la tête d'une colonne d'infanterie, et, avec son courage et son bonheur habituels, il parvint à surprendre l'église de San-Sebastian, dite de la *Parroquia*. Le succès de cette attaque audacieuse et inattendue fut mis à profit par Miramon, qui ne voulut pas en rester là. Sans perdre de temps, il continua sa marche sur la *Cruz del Cerrito*, autre édifice important, à la droite duquel les républicains élevaient des travaux déjà avancés. Le tout tomba en son pouvoir, ainsi que deux obusiers de montagne. Antillon, qui défendait ce point avec le contingent républicain de Guanajuato, eut à peine le temps de s'échapper dans un costume des plus simples.

La sortie avait été exécutée avec l'élan et la rapidité qui, seuls, peuvent donner le succès dans ces sortes d'opérations. Mais les chefs républicains, revenus de leur première surprise, profitèrent de ce que Miramon s'était trop éloigné de nos lignes et envoyèrent leurs réserves et des renforts considérables, qui, menaçant d'entourer et de couper notre colonne d'infanterie, placèrent Miramon dans l'obligation de rentrer dans Queretaro. En se repliant, nos troupes eurent une sérieuse affaire avec le bataillon républicain des Suprêmes-Pouvoirs, corps d'élite envoyé au pas de course par Escobedo au secours des siens. Durant ce combat le colonel Farquet, ami de Miramon, reçut au genou une blessure dont il mourut au bout de peu de jours. Nos pertes furent sensibles. A neuf heures du matin, le général Miramon était rentré dans la place avec des prisonniers et deux obusiers de montagne.

Les premiers jours du mois d'avril se passèrent sans que rien de saillant ne se produisît. On activa nos travaux de défense, surtout au sud de la place.

Le 10 avril, on fêta l'anniversaire de l'acceptation du trône par l'empereur Maximilien.

Une commission alla au quartier général féliciter l'Empereur.

Au discours du ministre de la justice, Aguirre, qui avait suivi le Souverain à Queretaro, l'Empereur répondit par de nobles paroles, qu'il termina ainsi :

« Le 16 septembre 1864, je vous ai dit : Si Dieu » permettait que de nouveaux périls vinssent me- » nacer notre chère patrie, vous me verriez com- » battre pour son indépendance et son intégrité.

» Ceux qui m'entourent dans les difficiles jours » de Queretaro voient que j'ai tenu parole. L'année » suivante, le même jour, de mémorable souvenir, » je vous ai dit : Sans effusion de sang et sans » peine, il n'y a pas de triomphes humains, de » développements politiques et de progrès dura- » bles. J'ai ajouté que j'étais ferme au poste que » les vœux de la nation m'ont fait occuper, et que » je ne chancellerais point dans l'accomplissement » de mes devoirs ; ce n'est pas aux moments diffi- » ciles qu'un véritable Hapsbourg abandonne son » poste. Je suis ici luttant comme vous, et, à l'ave- » nir, je suivrai avec la même conscience le che- » min du devoir. »

Il ne faut pas oublier qu'aux sollicitations du gouvernement français, qui ne pouvait le soutenir plus longtemps sans de trop lourds sacrifices et le pressait d'abdiquer, le noble Empereur répondit

d'Orizaba, quelques semaines avant le siége de Queretaro :

« La France, en se retirant, invoque ses propres » intérêts ; moi, je ne peux ni ne veux abandon- » ner une cause que j'ai acceptée avec ses dangers. » Arrive que pourra. Je n'ai pas besoin de vous » dire que je serai ce que j'ai été à Milan, dans la » marine et à Miramar, ne prenant conseil que de » mon devoir et de ma dignité personnelle.

» Je n'abandonnerai jamais mon poste, et je » n'oublierai pas un seul moment que je descends » d'une race qui a traversé des crises bien plus » terribles que celle que je traverse, et ce ne sera » pas par moi que la gloire ne mes aïeux sera » ternie. »

Ce langage doit être recueilli par l'histoire qui, nous n'en doutons pas, portera sur l'Empereur Maximilien un jugement favorable et en fera la personnification du devoir et de la dignité.

Lorsque les passions politiques seront apaisées, quand les Yankees fouleront le sol mexicain et le traiteront comme les Russes traitent aujourd'hui le sol polonais, quand, enfin, la race mélangée des descendants des sujets de Montezuma et des soldats espagnols de Cortez disparaîtra peu à peu devant les Anglo-Américains, alors on relira avec

intérêt l'histoire de cette malheureuse mais belle tentative faite par la France, pour arrêter au prix de son sang et de son or la dissolution d'un peuple que l'Europe doit, malgré tout, regarder comme un ami infortuné dont l'existence est nécessaire à l'équilibre du monde.

Les événements seront là et prouveront combien furent aveugles ceux qui repoussèrent l'appui de la France ; combien furent coupables ou imprévoyants les partisans d'une opposition acharnée et systématique, quand ils entravèrent toutes les mesures prises, dans un si noble but, par un des souverains qui comprit le mieux le génie de la France : l'Empereur Napoléon III.

L'histoire dépouillera la chute du jeune empire mexicain et la mort de l'Empereur Maximilien de toutes les couleurs dont les passions politiques les plus exaltées les ont recouvertes, et, les réduisant à leur plus simple expression, elle y trouvera ce triste résultat :

« L'Empire de Maximilien de Hapsbourg tomba » parce que l'autorité qu'il représentait, man- » quant tout à coup de son meilleur appui (le » corps interventioniste), se trouva, vers le com- » mencement de l'année 1867, sans forces suffi- » santes pour résister aux assauts répétés de l'a-

» narchie secondée par tous les éléments de dis- » corde, qui pullulaient au Mexique, comme dans » tous les pays où, d'une part, l'esprit de parti » alimente les ambitions et toutes les passions » violentes, telles que la cupidité, la haine, la » vengeance, l'intolérance, et où, d'autre part, le » commerce, l'industrie et l'agriculture sont aban- » donnés et l'autorité méconnue.

» L'Empire de Maximilien tomba pour les » mêmes causes qui firent crouler les meilleurs » gouvernements qui l'avaient précédé et ceux » qui lui succédèrent. »

Voilà, malheureusement, ce que dira l'histoire.

On l'a renversé, cet Empire mexicain si calomnié par ses adversaires, si mal soutenu par ses amis ; et, cependant, depuis sa chute, qu'ont fait ceux qui ont versé le sang de l'Empereur Maximilien ?

Cet Empire, plus libéral que la république, cet Empire qui, pendant trois ans, resta dans la légalité la plus complète, abolissant la *leva*, ne prélevant pas une piastre d'emprunt forcé, cet Empire, disons-nous, a été détruit.

Par quoi l'a-t-on remplacé ?

Où sont les améliorations ?

Quels sont les moyens dont disposent ceux qui,

aujourd'hui, sont les maîtres, pour sauver le pays de la dissolution politique, de l'invasion américaine, de la réaction, de la révolution et de la ruine financière qui menacent le Mexique de maux nouveaux et prochains?

C'était à Queretaro et à Mexico, toutes deux assiégées à ce moment, que pouvait se résoudre le problème de l'existence d'un gouvernement stable au Mexique.

Supposons qu'un pouvoir inconnu eût eu la volonté et les moyens d'arrêter la lutte, de mêler assiégés et assiégeants, de rendre à la liberté tous les malheureux qu'on avait enlevés pour le service militaire; de réunir, d'un côté, une troupe d'élite, commandée par les officiers d'honneur et de mérite, de l'autre, les milliers d'hommes de désordre qui ne vivent que de la guerre civile, et de faire de ces derniers ce que Mehemet-Ali fit des Mamelucks, Mahmoud, des Janissaires; alors, dirons-nous, l'Empereur Maximilien aurait régné en paix et le Mexique était sauvé!

Voilà ce qui fit penser à quelques Mexicains, qui se distinguaient au milieu de leurs compatriotes par leur capacité et l'élévation de leurs vues, comme Paredes, Guttierez de Estrada, Almonte, Robles Pezuela et Hidalgo, de demander au gouverne-

ment français une force respectable pour la mettre à la disposition d'un pouvoir nouveau qui, ainsi soutenu, pourrait faire respecter l'Autorité et la Loi. Malheureusement, l'imperfection des hommes, les fautes politiques de l'empereur Maximilien, qui croyait à la bonne foi des coteries politiques formées dans le seul but d'arriver au pouvoir, les fautes commises par l'Intervention française elle-même, dans son ignorance des choses et du pays qu'elle allait servir, un enchaînement d'événements contraires, tout enfin sembla se réunir secrètement pour faire crouler cet Empire qui, pour beaucoup de Mexicains, a été un moment l'espoir du salut national. On dirait que le destin s'est plu à rendre inutiles tant d'efforts et de sacrifices, à décider que le sang des Européens et des Mexicains, de Maximilien et de ses fidèles défenseurs serait versé en pure perte!